

Échanges à propos de la Cité Éducative

CENTQUATRE-PARIS : Delphine Marcadet (Directrice des publics), Chloé Panabière (Chargée des relations avec les publics)

Cité Éducative Paris XIX Ouest : Dimitri Lentulus (Chef de projet opérationnel)

Espace 19 : Vincent Mermet (Directeur)

Mardi 3 novembre 2020

JEAN BOURBON : je suis ravi de vous rencontrer. Cette rencontre est tout à fait exceptionnelle. Vous représentez tout ce qui a légitimé le fait de créer cette fameuse table ronde en novembre 2018 qui rassemblait les acteurs éducatifs, sociaux et culturels sur le nord est parisien. Aujourd'hui, nous sommes dans la configuration idéale. Je me doute bien que la notion de Cité Éducative est un élément qui renforce cette logique-là.

La Cité Éducative, pour ce que j'en comprends et de là où je la perçois, c'est bien cette logique de coopération locale au bénéfice des élèves dans un territoire complexe, en Politique de la Ville et où tous les acteurs, sociaux, culturels et éducatifs doivent renforcer ce lien structurant et déterminant pour l'avenir des sociétés locales.

DIMITRI LENTULUS : C'est le vœu qui est fait, mais après...

JEAN BOURBON : C'est dans la logique d'une démarche collaborative et coopérative, après, le résultat ne dépend que des énergies mutuelles et des complexités.

Le CTEAC avait prévu, au-delà de la rencontre dans le nord, une rencontre dans le sud en Octobre 2019, dans le même esprit. L'idée étant de faire le diagnostic des situations locales le matin et voir, l'après-midi, comment tout le monde trouvait des réponses pour une meilleure coopération avec, au centre, la question culturelle. Question culturelle qui n'est pas l'apanage des lieux culturels mais l'apanage de tous, c'est un bien commun.

Il était prévu, cette année 2020, une 3eme rencontre rassemblant tout le monde (Nord et Sud) associant aussi le centre de Paris (qui est un territoire d'une nature un peu différente, moins régi par la problématique de la Politique de la Ville) et le contexte sanitaire a fait que tout ça est suspendu.

Devant le risque de perdre la dynamique engagée, je produis ce travail à la demande du CTEAC, afin de produire un écrit résumant ce qui a été dit dans les 3 tables rondes (2 nord, 1 sud) et à travers les échanges, de tenter de contribuer à maintenir une tension positive.

Au sortir de cette période, l'idée est que le processus engagé puisse aboutir. Ce processus vise essentiellement à favoriser le débat et les échanges horizontalement et latéralement, localement dans les territoires où les convergences sont nécessaires, dans une problématique de lien triangulaire (action sociale, action éducative, action culturelle).

Je fais donc le tour un peu de tout le monde pour sonder ces questions-là.

Sur votre territoire, la Cité Éducative est une réalité qui avance par elle-même qui rencontre les problématiques soulevées par le CTEAC. Pouvez-vous me dire où vous en êtes dans la mise en place de la Cité Éducative ? C'est plus qu'un exemple, c'est une mise en œuvre dans (à la fois) les perspectives, les complexités, les richesses, et le lignes que ça fait bouger.

DIMITRI LENTULUS : En terme de dynamique, ça permet en effet d'ouvrir le dialogue sur le Territoire.

Par le diagnostic qui a été fait puis l'élaboration du projet de la Cité Éducative, d'essayer de faire communiquer les partenaires territoriaux ensemble. L'idée est de pouvoir permettre aux acteurs locaux de faire du lien avec ce qui se passe dans l'école.

Après, en termes de difficultés, la situation sanitaire à chaque fois met un coup de frein aux liens qui peuvent être établis. Pour pouvoir faire ce lien il y a nécessité de réunir les gens. En juin, par exemple, on voulait faire un travail sur les compétences que les jeunes pouvaient développer dans et en dehors de l'école et ça n'a pas été possible.

Ensuite le 23/09 on devait, associés à la journée nationale des Cités Éducatives, participer à un forum des associations pour permettre aux enseignants de rencontrer les partenaires associatifs et ça a été annulé.

Donc c'est vrai que dans ce contexte, ce travail de co construction est difficile et au final, c'est un peu comme si les acteurs proposaient un catalogue d'actions à l'école alors que l'idée c'était vraiment de pouvoir co construire ensemble.

Ce dispositif en tout cas permet le dialogue avec les acteurs locaux, ça permet d'avoir des objets communs.

JEAN BOURBON : vous voulez dire que malgré le contexte sanitaire qui est très défavorable vous avez un cadre relationnel et de dialogue qui permet d'imaginer qu'au sortir de cette période les choses reprennent au bon endroit ?

DIMITRI LENTULUS : Je l'espère, en tout cas on essaie d'entretenir des liens en ce sens.

VINCENT MERMET : Si je peux témoigner de l'autre côté de la barrière, puisque nous sommes associés à la Cité Éducative, il faut voir le côté positif. Ce que dit Dimitri est juste. En terme d'intentions et de promesses c'était pas mal parti.

Une des choses qui m'avait frappé lors du 1^{er} séminaire au CENTQUATRE c'est que j'étais venu avec mes idées sur comment améliorer les relation entre les structures du champs culturel et du champ social où il y a à la fois des réussites et des tensions. J'avais pris conscience qu'il y avait un acteur dans l'angle mort de nos pratiques autour de la culture qui était la cohérence et la coopération avec l'Éducation Nationale.

On pouvait se rendre compte que les enfants qui venaient à l'Accompagnement Scolaire à Espace 19 et y faisaient des pratiques culturelles pouvaient en faire aussi dans le cadre scolaire sans qu'il y ait aucune communication entre les deux lieux. Et effectivement les projets qu'on devait mener concrètement, qui n'ont pas pu se réaliser au vu du contexte, commençaient à apporter des réponses concrètes à ça.

On espère que la dynamique reprendra. Les promesses étaient plutôt encourageantes en tout cas.

JEAN BOURBON : C'est ce que j'ai constaté à l'occasion d'un certain nombre d'échanges individuels. J'ai dialogué avec des acteurs des 3 secteurs dans le sud de Paris et ce qui apparait clairement c'est ce que dit Vincent, cet angle mort.

Le rapport Culture / Éducation et assez établi avec des choses qui se passent plutôt bien avec, parfois, des tensions mais les tensions sont parfois productrices de sens parce qu'elles permettent d'améliorer les choses. La relation entre la culture et le monde social c'est pareil, mais la relation École / action sociale n'est pas établie. En tout cas je ne l'ai pas observé. Elle se pose et il y a pas mal de difficultés notamment des 2 acteurs pour identifier où il y a intérêt à « relationner ».

Ce que vous démontrez là, à travers le cadre de la Cité Éducative, c'est qu'il permet de révéler cette « utilité » sociale et éducative de pouvoir mettre en projet les 3 grands acteurs locaux. C'est une réalité et ce triangle là il est vraiment très rare.

DIMITRI LENTULUS : Avant de travailler ensemble, ce qui importe c'est de savoir ce que fait tel ou tel partenaire et ça c'est un point essentiel. C'est uniquement en passant par ce biais là qu'après on peut se dire que ça fait écho. Se dire que nous aussi on développe ce type d'action et voir comment on fait pour que les jeunes voient qu'il y a du lien. C'est la difficulté même en intra Éducation Nationale.

Il existe par exemple le PEAC, l'idée de ce parcours c'est de pouvoir réfléchir collectivement à une sorte de progression sur cette question et déjà c'est compliqué et pour bâtir un parcours.

DELPHINE MARCADET : J'ai en tête un exemple, c'était la tentative mise en place par le centre social CAF Tanger de faire des contrats par élève (contrat d'engagement) qui disaient que s'il suivaient le soutien scolaire ils devaient s'engager dans un projet associatif soutenu par le Centre Social qui était un projet culturel.

Pour que le soutien scolaire ne se cantonne pas qu'à l'endroit des devoirs à faire mais pour produire aussi de l'ouverture. Ils ont mené ce projet pendant une période, avec des difficultés, mais ça a fonctionné.

Pour le CENTQUATRE, nous étions juste derrière parce que certaines associations étaient accueillies dans les ateliers du Cinq et donc il pouvait après y avoir une prolongation avec des temps de découverte au CENTQUATRE mais c'était fait « inconsciemment ».

JEAN BOURBON : Je retiens 2 éléments. D'abord, « savoir et faire savoir », la circulation de l'information, identifier qu'il se passe des choses ailleurs, parce que chacun au quotidien a la tête dans le guidon et on n'a pas forcément le loisir de faire un pas de côté pour comprendre comment ça se passe ailleurs et voir comment ça peut converger.

Et puis, très important, comment ce territoire d'action est compréhensible et visible, donc « saisissable » par les usagers eux même.

Je reste intimement persuadé du fait que plus les acteurs arrivent à « relationner » entre eux et à se rendre visibles les uns les autres, sans automatiquement être en projet, permet de rendre « fertile » un territoire.

Ceux qui vont « pousser » sur ce territoire, ce sont les usagers, ce sont eux qui vont bénéficier d'un territoire « fertile » et cette fertilité repose pour les structures sur capacité à comprendre les autres, se mettre à la place de l'autre et voir à partir de ça, comment peut se produire du projet.

Dans ce cas de figure, les élèves, qu'on ne peut pas réduire au statut d'élève, ils sont aussi dans le quartier et en même temps ils vont traverser des structures, des réseaux relationnels et peut être y trouver leurs repères.

Donc cette question est au centre de la problématique de fertilisation d'un territoire, de comment il va grandir, se développer, un peu comme un éco système.

VINCENT MERMET : L'intérêt de la Cité Éducative c'est qu'à propos de l'axe culture, auparavant, la relation entre le secteur social et éducatif se faisait uniquement par le biais de l'accompagnement scolaire.

C'est un terrain où l'Éducation Nationale disait que l'éducation c'est leur domaine de compétence (et ils ont raison là-dessus). Le fait d'aller dans un nouveau cadre, sur un autre sujet, c'est-à-dire la culture, ça a créé un point de convergence neutre, qui a permis de créer un mode de contact différent.

Je trouve que des dispositifs comme la Cité Éducative, si on arrive à un bon mix entre contraintes institutionnelles et une action en souplesse avec les acteurs locaux, c'est un vecteur d'interconnaissance et c'est ça qui est le plus important.

A titre d'exemple, le dispositif Paris Collèges Familles, mis en place par la Direction de la petite enfance de la Ville de Paris, Espace 19 Ourcq, dans ce cadre a été en contact avec le Collège Varèse. Le dispositif a fait que forcément on a été obligé (avec bonne volonté bien sûr) de travailler ensemble, on s'est connu, on a changé nos représentations respectives, et spontanément sont nés pleins de projets, pas forcément ceux qu'on avait imaginé au départ mais les idées sont venues dans la foulée et la dynamique a été lancée.

Je crois beaucoup à ce genre de contrainte pour avancer.

JEAN BOURBON : Ce que tu dis Vincent, c'est parfaitement juste. De mon point de vue ça s'appelle la pédagogie du détour. C'est-à-dire que ça joue dans tous les sens.

Dans ton exemple, le passage par la culture permet d'éviter les impasses et de contourner le sujet pour pouvoir mieux le traiter ensuite. C'est pareil pour un enseignant qui va passer par l'action culturelle ou la relation avec une ressource locale notamment un centre social pour répondre à une question de la pédagogie qu'il aurait plus de mal à traiter directement en frontal, dans le rapport à la matière, au contenu qui parfois peut être intimidant. Ça s'appelle la pédagogie du détour, c'est là-dessus qu'a été construit ce qu'on appelle l'Éducation Artistique et Culturelle. C'est parfaitement juste de l'élargir à l'ensemble des problématiques, c'est-à-dire, qu'en étant 3, avec au cœur l'usager, quand on y arrive pas à 2, le tiers est un appui qui va « permettre ».

Cette conscience du triangle peut être très utile (triangle au sens symbolique, il peut y avoir d'autres schémas, ça peut être un carré). Le fait d'être plusieurs en ayant conscience que chacun va compléter ce que l'autre va résoudre moins bien tout seul.

Malgré ce contexte compliqué je trouve que les éléments de la pensée, dans la perspective de l'action, sont tout à fait réunis.

Est qu'il y a au niveau de la Cité Éducative d'autres acteurs qui s'agrègent en plus ceux qui forment le premier cercle ?

DIMITRI LENTULUS : Pour ce qui est des autres acteurs, on a essayé d'associer tous les acteurs associatifs locaux. Ça a permis à certains enseignants de prendre conscience qu'il y avait des acteurs associatifs locaux qui travaillaient autour de ce champ culturel.

Là, par exemple, à partir de la semaine prochaine nous allons avoir des ateliers d'éveil musical dans 2 écoles maternelles du territoire et en fait, ce projet là il n'était pas prévu à la base et c'est en allant à la rencontre de certaines écoles maternelles qu'il a pu se concrétiser. Avant on faisait de l'éveil musical avec le conservatoire et les ateliers s'étaient arrêtés.

L'idée était donc de dire aux enseignants qu'il y avait une association sur le territoire, « les Petits Riens », qui peuvent faire cet éveil.

Il y a cette prise de conscience que des acteurs locaux peuvent aider, être en complémentarité d'un besoin d'une demande et à ça permet de valoriser un lieu qui est sur le territoire et qui mène des ateliers sur le temps scolaire et hors temps scolaire.

La Cité Éducative c'est aussi un moyen de faire la promotion d'autres actions sur le territoire.

JEAN BOURBON : Ce qui est intéressant dans ce que vous dites, c'est qu'on peut avoir tendance à penser que ces actions se déroulent sous la conduite d'opérateurs avec des usagers bénéficiaires. Mais on peut constater que si on se situe du point de vue des usagers, l'espace dans lequel ils vivent et où ils mènent différentes pratiques induit, pour les usagers, la conscience même de leur territoire. Au final ils sont aussi coresponsable de la façon que ce territoire à de se développer.

Il y a quelques chose d'assez riche dans ce qu'une action peut produire durablement.

Finalement l'action est très importante et en même temps elle peut permettre d'aboutir à une conscience plus large de communalité. J'entends par communalité quelque chose qui revient à définir comment partager un espace du quotidien dans lequel il y a des actions, des services. Au cœur de cette communalité il y a l'école parce que l'école est un élément structurant, au cœur de laquelle il y a des problématiques culturelles définies et partagées.

Je trouve ça intéressant parce que ça indique comment on pourrait imaginer qu'un territoire se construire, se fertilise lui-même, par le fait que ce qu'on a pas imaginé peut advenir par ce que du coup on se rends compte que le voisin peut aider, non pas en s'immisçant mais en collaborant, en apportant à un autre endroit quelque chose qu'on ne peut pas apporter soi-même.

DIMITRI LENTULUS : Sachant qu'il y a une notion qu'il ne faut pas oublier, c'est que les enseignants ne sont pas issus du territoire sur lequel ils travaillent. Donc bien souvent il y a cette idée, qu'ils viennent travailler dans un lieu précis qu'ils connaissent mais qu'ils ne connaissent pas forcément le territoire. Et c'est ce qui nous avait amené quand j'étais encore adjoint au Collège Méliès, avec le Centre Social CAF, à proposer aux enseignants deux parcours de ballade dans le quartier, à la rencontre des partenaires associatifs. Parce que pour le coup ils n'avaient pas conscience des ressources qui existaient sur le territoire et ses possibles. C'est vraiment un point essentiel.

Là, par exemple, on mets en place un accompagnement des familles sur le territoire et ils posaient la question lors d'une réunion au Collège Michelet c'était : « mais Espace 19, c'est quoi ? ». En fait rien que ça, ça a permis d'expliquer comment était organisé Espace 19 et tous les champs dans lesquels ils pouvaient intervenir. Et rien que ça, déjà ça ouvre un champs des possibles et fait naître des idées de collaboration.

VINCENT MERMET : Et après, c'est aussi l'importance de la dimension d'implication des parents.

Je pense à un projet qui avait été retenu sur le collège Michelet mis en œuvre par Espace 19 Cambrai. C'était des actions artistiques et culturelles qui associaient les enfants et les parents qui a permis aux parents de mettre un pied dans le Collège, de connaître les actions artistiques et culturelles qui s'y déroulaient ainsi que de connaître Espace 19. Parce que certains parents du collège ne connaissent pas Espace 19 et que par ce fait ils vont connaître les possibilités de sorties culturelles, d'activité, de parentalité, etc.

La Cité Éducative ouvre cette dimension-là. En effet, certains parents peuvent avoir, pour des bonnes ou mauvaises raisons, une relation distante avec l'école qui leur apparaissait fermée.

JEAN BOURBON : Il y a une vraie évidence, cette question des parents. Il y a tout à gagner à ce que les parents s'investissent dans l'éducation de leurs enfants. Je pense aux parents les plus éloignés pour des raisons sociales, de parcours de vie, ou des raisons culturelles et qui ont une vision de l'école et de l'action publique très restreinte.

Ce territoire « facilitant » peut certainement faire participer les parents à l'acte d'éducation, l'éducation par la rencontre avec les autres, par la compréhension des ressources qu'il y a sur le territoire.

Je pense à une étude de la Fondation de France¹ qui a été faite il y a quelques années sur le sentiment d'isolement qui révélait que dans tous les milieux, familial, territorial, professionnel, social, le sentiment d'isolement était croissant chaque année en France et que ce n'était pas le nombre de structures sur un territoire qui y changeait quelque chose.

Et donc ce n'est pas la structure qui compte, c'est ce qu'on fait de la relation entre les structures, comment on rends visible, comment on fait publicité, au sens de faire savoir, aider à la compréhension du fait qu'il y a des voisins, des ressources, qu'il n'y a pas que des soucis, des problèmes mais qu'il y a aussi des solidarités possibles.

On ne répondra pas à un monde complexe local en répondant par des réponses simples, mais par des réponses complexes (ce qui ne veut pas dire compliqué). Ça veut juste dire être capable de se mettre à la place de l'autre pour comprendre où se situe l'autre et arriver à poser une relation structurante.

Au cœur de ça, les 3 piliers (éducatif, social et culturel) ont un rôle à jouer par le rapport spécifique entre eux. L'école a une vocation éducative et culturelle, les centres sociaux une vocation d'accompagnement social et qui a aussi une vocation culturelle, et les lieux culturels ont une vocation culturelle qui peut permettre aux acteurs sociaux et éducatifs, par le détour, d'amplifier leurs capacités collectives.

DIMITRI LENTULUS : Moi, ce qui m'avait frappé quand je suis arrivé au Collège, c'était qu'au vu de la proximité du lieu, le fait que les enseignants se mobilisaient très peu pour faire des choses avec le CENTQUATRE. Cette proximité en fait n'encourageait pas forcément à développer une pratique et une fréquentation plus importante.

Je trouve aujourd'hui que les choses s'améliorent mais je constate que des établissements plus éloignés du 93 par exemple déploient plus d'énergie pour aller dans une structure éloignée pour mener une vraie pratique alors que quand on est dans une proximité ce n'est pas forcément le cas. Et ça pour moi c'est un vrai enjeu et dans la Cité Éducative, l'idée c'est comment développer une culture qui permette de produire du vivre ensemble et à la fois de contribuer à l'émancipation des jeunes.

Le CENTQUATRE est symboliquement entre les 2 quartiers QPV et ça pose la question de comment un lieu culturel peut être un lieu de rencontre entre les jeunes de ces 2 quartiers. C'est un point essentiel pour la Cité Éducative. C'est le sens du projet qu'on souhaite mettre en œuvre autour d'une pièce de théâtre (« Brûlé-e-s »), de permettre à des jeunes de Collège de coopérer autour de la culture.

DELPHINE MARCADET : pour revenir sur cette idée, ça nous amène presque à raconter l'histoire de ce territoire là et voir comment les choses se passent petit à petit.

Mon souvenir à l'arrivée du CENTQUATRE il y a une dizaine d'années, c'est qu'il y a eu toute une période où la relation avec les 2 collèges passait beaucoup par l'activité des Petits Riens, et il y a eu tout un moment où cette association soutenue par des dispositifs, par exemple le dispositif L'Art pour Grandir. L'association intervenait dans les 2 collèges par ce biais. Le CENTQUATRE accueillait souvent les ateliers (tous les mercredis c'était plus d'une centaine d'élèves qui pratiquaient dans le CENTQUATRE) et des temps de sortie et puis, finalement le projet de l'association s'est déplacé avec la création de leur local et je pense qu'on est dans la période suivante où il faut réinventer les choses.

Parfois il peut être délicat de s'installer dans un système existant car on ne réinvente pas on n'interroge pas. Nous sommes dans un moment où on essaie différemment de se poser la question de où est ce qu'on peut collaborer, où est ce que c'est le plus fructueux. Il faut essayer de se forcer à s'interroger constamment selon les enjeux des uns et des autres ; enjeux qui se déplacent.

¹ <https://www.fondationdefrance.org/sites/default/files/atoms/files/solitudes142.pdf>

A l'endroit du rapport au territoire et des 2 quartiers, on a été très attentifs à envoyer des signaux des 2 côtés. J'ai l'impression qu'on est plus Riquet que Cambrai et il faut faire attention à ça. Le Lien avec les professeurs, de notre propre ressenti, n'est pas assez établi avec les 2 collèges et il faut qu'on se remette en question dans les signaux qu'on arrive à envoyer.

CHLOÉ PANABIÈRE : Je suis arrivé en juin l'an passé et ce que j'ai pu sentir c'est qu'à Méliès il y avait une équipe déjà bien présente avec laquelle on pouvait faire des choses. À Michelet, il y a une nouvelle dynamique qui s'installe depuis l'an passé notamment avec la professeur documentaliste qu'il arrive à impulser.

Je suis en contact avec de nouveaux professeurs (soit ce sont de nouveaux professeurs, soit qui avaient un peu abandonné le CENTQUATRE pour des raisons diverses). En tout cas je sens que la Cité Éducative impulse une nouvelle dynamique et que les professeurs se rendent compte que très près du collège il y a une ressource possible.

DIMITRI LENTULUS : Dans ce sens-là, après le constat que je faisais on a initié un club lecture à Méliès (pour adultes) et on proposait 3 spectacles aux enseignants et ainsi les enseignants ont été amenés à fréquenter le lieu. C'est par cette fréquentation qu'une dynamique pourra se lancer.

Tout à l'heure vous parliez Jean de la problématique du détour, et aussi ça nous a permis il y a 1 an ½ de fréquenter le CENTQUATRE indirectement en travaillant autour de l'espace et de la pédagogie en allant visiter la Maison Des Petits. Et donc l'idée c'est de pouvoir amener les enseignants dans ces lieux-là, on a organisé des visites avec les élèves, les enseignants et ça permet de voir le lieu autrement et de se familiariser se dire « tiens je peux peut-être y amener mes élèves parce que je m'y sens bien moi aussi.

VINCENT MERMET : Après, sur cette difficulté, la proximité n'est pas suffisante. Ce n'est en effet pas parce qu'il y a beaucoup de structures que ça marche.

Pendant des années, je me désespérais parce que je trouvais que les équipes n'utilisaient pas assez les innombrables ressources du 19^e. Ça rendait fou à un moment donné, mais j'ai compris qu'il ne suffisait pas de lancer des directives. Il faut faire vivre « la chose », ça passe par l'interconnaissance et donner l'envie à tout ce qui pouvait faciliter l'accueil et faciliter le montage de projets, se sentir d'égal à égal entre institutions, de co-construire, c'est ça qui marche.

Effectivement, la proximité c'est un atout mais il ne faut pas se reposer là-dessus et j'imagine que pour des enseignants qui n'habitent pas sur place c'est encore plus difficile.

JEAN BOURBON : Ça appelle de ma part 2 réflexions, d'une part pour ouvrir une porte il faut une poignée, il faut créer des poignées symboliques c'est-à-dire créer des choses pour que les gens aient envie de mettre la main pour voir ce qui se passe dedans.

Il y avait ce problème au CENTQUATRE au début il y a 10 ans où les architectes avaient créé des portes avec des huisseries tellement rigides qui faisait que quand on poussait on n'arrivait pas à ouvrir. Et donc, José Manuel avait installé des « pousser fort » et des « tirez fort ». Maintenant les huisseries ont changé et on peut rentrer dans le lieu tout simplement.

Une « poignée » c'est ça. C'est comment les choses sont faites pour qu'on puisse se dire « tiens je rentre parce qu'il fait beau, il fait chaud, pour n'importe quelle raison en fait ». Et ça vaut pour toute structure, le seuil est toujours un endroit compliqué, on peut passer devant durant des années sans se rendre compte que ça existe, donc il faut faire publicité et créer des poignées.

Le second élément c'est la question du mot culture qui est souvent un mot intimidant alors que tout le monde est propriétaire de ce mot là, c'est une propriété collective. Je ne connais pas d'être humain qui n'ait pas en héritage une culture, des usages, une langue, c'est bien tout ce qu'on a en commun, c'est la richesse de la chose. Mais de fait, avec le temps ça s'est réduit sur l'idée (critique que le milieu culturel a à faire sur lui-même) de faire barrage par l'admiration qu'on avait pour ça (la culture). C'est l'héritage de Malraux. Certes on a tous vécu des chocs culturels mais on ne peut pas, sur les territoires, avancer dans une stratégie du choc mais plutôt par une

stratégie de la poignée. C'est ça qui permet l'émancipation, l'émancipation, elle ne se décide pas c'est l'usager, l'individu qui va se saisir de la poignée et si il y en a plusieurs, eh bien il va jouer dans les méandres de ça.

Il y a vraiment un effort à faire sur cette question d'hospitalité des lieux et de faire de la culture bien sûr un espace d'admiration ou plutôt d'émotion esthétique mais que ça ne devienne pas une espace d'intimidation comme ça l'a trop souvent été.

DELPHINE MARCADET : On peut même rajouter une dimension temporelle, selon les périodes, la poignée il ne faut pas la mettre au même endroit. Dans le temps, si on reprend la métaphore de la fertilité, le territoire il va bouger. Donc si un an plus tard on refait le même projet ça ne marchera pas.

Pour reprendre un peu l'histoire, il faut l'intégrer dans la manière de travailler ensemble comme une obligation.

VINCENT MERMET : Chaque projet culturel, collectif qui marche il s'appuie sur une stratégie co construite et on retrouve 2 éléments, le lieu et le temps.

On fait quasiment du sur mesure et c'est maintenant ce qu'on arrive à faire avec vous, avec la Villette et d'autres. Du coup les familles d'Espace 19 ont le sentiment d'avoir un programme pour eux et ils s'y retrouvent. On ne leur dit pas « on va te donner » mais « on t'invite à » et on l'a construit avec nos partenaires des lieux.

JEAN BOURBON : Après je me dit, que vous-même vous êtes invités ; de la même façon que vous invitez les gens. Symétriquement ils vous invitent et d'une certaine façon ils vous légitiment et vous apportent quelque chose qui est le sens, au-delà de l'action et du risque de l'activisme, le sens de la relation.

C'est un élément déterminant. Vous apportez des choses, le CENTQUATRE, sa programmation, le Collège ses programmes et son action éducative mais quelque part ça ne peut être à sens unique sinon c'est à perte, c'est le tonneau des danaïdes.

Ce retour, cette réciprocité qui n'est pas un acte mécanique mais qui relève de l'échange et du dialogue qui relève presque du geste sportif (je me rappelle mes profs d'EPS qui me disaient qu'un combat c'est avec et contre) quand on combat ce n'est pas juste une opposition mais un jeu de complicité et d'hospitalité.

Pour conclure, vous avez reçu les thématiques qui avaient émergé des 3 tables rondes. Avez-vous des remarques à ce sujet ?

VINCENT MERMET : il y aussi la question du réseau, de l'interconnaissance, à ajouter dans « Co construction ».

JEAN BOURBON : En effet, ce terme de co construction mérite qu'on approfondisse un peu car en soi il n'est pas suffisamment explicite. Quelles sont les démarches collaboratives, les démarches coopératives qui vont amener à faire que ces assemblages soient solides et variables, qui sachent s'adapter aux réalités qui bougent tout le temps ?

DELPHINE MARCADET : C'est plus lié au contexte qu'à ces problématiques mais nous, CENTQUATRE, on a pas mal de difficulté à formuler ce qui fait hospitalité actuellement. Chercher à comprendre comment être le plus utile possible. Et une solution c'est, par ce contexte particulier, trouver d'autres manières d'échanger, se solliciter à d'autres endroits pour traverser la période.

Il y a des impacts très négatifs mais il y en a aussi des positifs, et je pense notamment aux actions « collège ouvert, lycée ouvert » durant l'été. Ça allait dans le sens des réflexions amorcées et amené le milieu culturel à participer aux temps de vacances vécus dans les établissements.

VINCENT MERMET : Après, c'est vrai que la contrainte du moment pose plein de problèmes mais a permis de créer des choses soit qu'on avait dans un tiroir et dans lesquelles on ne se lançait jamais (là du coup on s'y est mis), soit de contourner et créer de la réactivité.

Cela pourrait s'appliquer dans nos relations partenariales et peut être y-a-t-il des opportunités à saisir et peut être que vous avez des empêchements sur lesquels on pourrait agir. Nos structures, dans cette période sont

ouvertes partiellement et du coup, nos crèches ou actions de parentalité sont autorisées et on pourrait peut-être y réfléchir parce que dans les crèches on a tout un volet artistique et culturel parce qu'on a 80% des enfants qui sont dans des failles sous le seuil de pauvreté et pour cela on a des crédits pour cela qui nous permet de faire venir des artistes ou des intervenants et peut être que dans ce qui reste ouvert, il y a peut-être des choses à faire. Profiter de la période pour imaginer des choses.

JEAN BOURBON : L'hospitalité n'est pas que physique, c'est aussi dans la façon de saisir d'autres espaces, de reconnaître l'autre, de construire dans les périodes difficile des éléments qui vont permettre d'avancer au sortir de tout ça.

C'est peut-être dans les périodes de crise qu'on peut construire des modalités qui vont servir plus tard et permettre des liens plus solides et plus forts. Là dans ce contexte territorial, c'est particulièrement favorable. Au regard, par exemple des dynamiques de la partie Sud de Paris (cf. rencontre d'octobre 2019), dans le nord il y a une profusion d'initiatives et d'énergies associatives qui ne sont pas aussi nombreuses dans le sud. Dans cette partie de Paris l'énergie est très forte.

DELPHINE MARCADET : Pour rebondir, à l'endroit de la petite enfance, il y a des choses à réfléchir. On pourrait prendre un temps particulier. Nous même nous essayons de voir si on peut conserver un accueil pour les familles. On ne sait pas encore. Dans tous les cas il y a des choses à faire.

VINCENT MERMET : Dans ce contexte on a le droit d'organiser les activités périscolaires, dans lesquelles il y a une part ouverture culturelle importante, qui est un axe de plus en plus important dans le projet d'Espace 19 avec des intervenants, des pratiques artistiques dont certaines avaient débouché sur le Forum des dynamiques culturelles du territoire en 2019. Il y a des espaces et on peut s'en reparler.

DIMITRI LENTULUS : Si les écoles restent ouvertes il y a des choses qui restent possibles.

JEAN BOURBON : on arrive au terme de nos échanges. N'hésitez pas à m'envoyer des éléments complémentaires. Je suis en train de faire le tour de tout le monde pour arriver à rassembler la dynamique en l'état aujourd'hui pour faire que ce processus soit utile.

Lorsque ces réunions locales ont été lancées le CTEAC s'était posé la question sur la légitimité de ces temps et souhaitait éviter la « réunionite ». Il me semble qu'au final il y a vraiment du sens et de la pertinence et qu'il est important dans la durée de faire ce pas d'écart pour mesurer et réfléchir parce qu'au quotidien on est pris par les charges qui nous amènent vite vers l'activisme et on a plus de mal à se rendre compte des évolutions pouvant être portées de façon coopératives, chacun dans ses missions.

La question que je vous pose c'est comment voyez-vous durablement la possibilité de maintenir une réflexion sur la coopération territoriale appliquée à des territoires définis dans la lignée des rencontres qui ont eu lieu ? Le risque étant que si chaque année il y a une réunion systématique il y a un risque de routine qui peut ne pas donner grand-chose. Comment durer dans la nécessité de réfléchir sur « l'agir » ?

DIMITRI LENTULUS : Même si ça peut paraître une routine de se dire que tous les ans il y a ce type de réunion, malgré tout, je trouve que c'est quand même intéressant ; ça permet ce temps de recul et de rencontre entre différents partenaires et ça maintient cette idée d'interconnaissance des uns et des autres et de connaissance de ce qui se passe sur le territoire. Parce que il y a de nouveaux acteurs, de nouvelles initiatives et ça permet ce lien-là, d'évaluer comment les choses avancent.

Je disais à Delphine et Chloé la dernière fois, par exemple, lors de cette réunion nous ça nous a permis de nouer de nouveaux partenariats et de découvrir de nouveaux acteurs. Moi ça m'a permis de découvrir que la compagnie « coup de bec » existait sur le territoire et pouvoir monter plusieurs projets avec eux. Ce temps de rencontre est utile et permet de savoir ce qui se joue localement.

Dans le cadre de la Cité Éducative, il y a nécessité d'entretenir les liens par des contacts réguliers et c'est ce qui permet de faire avancer les choses.

VINCENT MERMET : je suis assez d'accord que ce n'est pas inutile. Après on pourrait imaginer des formes différentes, changer le lieu, imaginer d'autres modalités. Lors de la rencontre de novembre c'est là que j'ai rencontré Dimitri pour la première fois. J'ai établi aussi des contacts avec le « Forum des Images » et j'ai croisé tout un tas de gens avec qui je n'ai pas pu parler mais j'ai établi pas mal de contacts. Après, à nous les faire vivre. C'est la base. Créer une base de donnée, on tombe vite dans des choses lourdes.

DELPHINE MARCADET : En effet un temps commun permet de prendre ce recul de se rencontrer et en rencontrer des nouveaux. Le fait qu'il y ait un intervenant invité (sociologue, géographe, ...) qui a une spécialité diverse pour avoir un temps commun de pas de côté, d'apport d'information.

Prendre conscience des spécificités de son territoire des spécificités de tel ou tel sujet ça peut pas mal aider et d'années en années faire avancer les réflexions et ça peut restimuler les contact, le lien.

CHLOÉ PANABIÈRE : Effectivement on est assez pris dans le quotidien et ces temps de rencontre permet de se poser et de prendre le temps de réfléchir ; on le voit on est tous pris par les situations diverses.

VINCENT MERMET : l'autre axe c'est la formation. La question qu'on se pose à Espace 19, c'est comment former, donner des billes à nos équipes et ce n'est pas une question simple. Par exemple, il y a une dizaine d'année on leur balançait des formations théoriques sur la culture d'où ils ressortaient avec l'impression d'être des idiots.

C'est une question, je ne sais pas comme co construire une formation qui pourrait mêler des acteurs des 3 champs, c'est compliqué. C'est quelque chose que je ressens comme un besoin sans trop savoir quel contenu lui donner.

DIMITRI LENTULUS : Cette question de la formation elle est primordiale. Non seulement parce que ça permet indirectement d'être dans une dynamique d'interconnaissance des acteurs puisque de fait on échange de manière informelle lors de ces temps de formation et, d'autre part, ça permet d'être conscient de la complémentarité des uns et des autres.

C'est vrai que c'est une question délicate parce que il faut que chaque acteur y trouve son compte et sa place. C'est pour ça qu'en fait au niveau de la Cité Éducative ce qu'on voulait faire c'est mettre en place ce temps d'échange commun entre les acteurs autour des compétences qu'on peut développer auprès de jeunes. Avoir un objet de travail commun. A la fois que les enseignants se rendent compte et que le jeune soit considéré dans sa globalité. A la fois se dire oui, quand il va dans telle association locale il continue de construire des compétences et ces compétences ce n'est pas l'apanage seul de l'Éducation Nationale avec ses référentiels. C'est de montrer que chacun permet aux jeunes de grandir et de construire des choses.

A titre d'exemple, on avait un élève en 3eme qui décrochait, au sein du collège nous n'avions plus de prises. Pour autant il avait un vrai projet professionnel et il était capable de faire plein d'autres choses mais à l'extérieur de l'école. Au Centre Social Caf Tanger il y avait une junior association dans laquelle il était très investi. Il portait l'association, il organisait les maraudes dans le quartier et c'est lui qui le samedi matin faisait les gâteaux pour cette maraude. En fait, là, le Collège était en échec et pas en capacité de repérer cette situation et co construire quelque chose avec le Centre Social Caf Tanger (qui l'a accompagné ensuite pour trouver un patron en alternance en pâtisserie). Du coup on a perdu un an.

Ce travail d'interconnaissance et de complémentarité et de voir que le jeune peut développer d'autres choses ailleurs qu'à l'école, si on l'avait su plus tôt on aurait gagné du temps et fait gagner du temps au jeune.

JEAN BOURBON : Je trouve cet endroit très intéressant, la co formation, s'apprendre mutuellement. La question de l'extérieur pour éviter l'effet bocal et du risque de l'enfermement local. Le champ doit rester ouvert. On peut s'enrichir de l'expérience des autres et positivement être perturbé.

Le CTEAC s'arrête au Boulevard périphérique, mais vous avez toutes possibilités de tisser des liens au-delà de la frontière strictement parisienne. Dans ces établissements éloignés on dépense une énergie énorme pour faire bouger.

Ce que vous mettez en avant révèle que les termes de l'équation sont bien posés. Après sur le terrain c'est naturellement plus compliqué.

Finalement nos limites nous permettent de nous enrichir des compétences des autres. Il y a des endroits où on ne sait pas faire et la compréhension de ces limites permet de voir comment s'appuyer sur les compétences des autres. Cette conscience permet de dépasser les limites.

Je retiens de vos échanges que se voir en réunion est utile et qu'on y découvre des capacités à s'élargir ailleurs.